

Il y a dix ans mourait Henri Bergson...

Par PIERRE DROUIN, Le Monde, 6 janvier 1951

Ce n'était pas trop de deux émissions consécutives pour célébrer la mémoire de Bergson, mort le 4 janvier 1941, et inhumé presque clandestinement au cimetière de Garches. MM. Emile Bréhier, Louis Lavelle, Albert Bayet et Gabriel Marcel sont venus rechercher au micro de la Tribune de Paris quels étaient les thèmes encore vivants de la philosophie bergsonienne. Si M. Bayet limite l'influence de Bergson à celle d'un " météore éblouissant ", MM. Bréhier et Lavelle ont rendu hommage à la " libération " apportée par Matière et Mémoire et l'Évolution créatrice, à ces ouvertures nouvelles proposées vers l'immédiat, le réel, le spiritualisme concret Atmosphère que l'on respire si couramment aujourd'hui qu'il arrive d'oublier d'où elle procède. Bergson ne voulait pas de disciples. " Je considère que toute ma philosophie serait à refaire ", écrivait-il modestement en 1930. Mais il nous a appris à nous métier des mots, d'une " pensée grammaticalisée ". C'est pour M. Gabriel Marcel l'essentiel du message bergsonien.

L'émission de Jean Duché et de Boger Grenier, réalisée par Pierre Barbier, nous a conduits dans l'intimité du philosophe. Après le témoignage de sa fille, Mlle Jeanne Bergson, et la lecture de lettres peu connues, les producteurs ont reconstitué fort habilement un des cours célèbres du Collège de France. Et, ma foi, il ne serait pas gentil du tout pour M. Sartre de comparer la langue magnifique de ces " leçons " à l'écriture algébrique de l'Être et le Néant...

C'est pourtant un existentialiste de stricte observance, M. Francis Janson, qui est venu clore cette émission et expliquer les raisons de la désaffection actuelle pour Bergson. Lu la tête dans les mains, son texte aurait peut-être pris quelque relief. Ici, il a survolé de quelques dizaines de coudées la tête du plus honnête auditeur. Une belle formule heureusement a résumé ses idées essentielles : " Le héros de la morale ouverte est un homme totalement sauvé, c'est-à-dire totalement en fuite. "

Des fragments inédits du testament de Bergson sont révélés en Sorbonne

Par J. PIATIER le 19 mai 1954

Rien ne laissait présager pour la soutenance de thèse de Mme Mossé-Bastide sur Bergson une séance mouvementée. Ni le choix des sujets : Bergson éducateur pour la thèse secondaire, Bergson et Plotin (1) pour la thèse principale, - ni la personnalité des membres du jury dont faisaient partie, aux côtés de MM. Alquié et Hyppolite, M. Gouhier, président de la Société des amis de Bergson, MM. Jean Wahl et Jankélévitch, tous deux amis fervents du philosophe, - ni Bergson lui-même enfin, dont la pensée ne fournit guère d'occasions à nos querelles actuelles. Et pourtant le débat a pris à maintes reprises l'allure d'un plaidoyer passionné, comme si Mme Mossé-Bastide avait, à son insu, formulé contre Bergson des accusations

perfidés, commis à son égard des indiscretions coupables, dont la Sorbonne avait à faire justice.

Ce mouvement d'humeur - c'est là son intérêt principal - a permis de mettre au jour un document inédit dont on ne comprend pas d'ailleurs qu'il soit demeuré presque totalement inconnu, vu son importance : deux articles essentiels du testament de Bergson, l'un interdisant la publication posthume de tout manuscrit, l'autre désignant les amis qu'il chargeait de défendre sa pensée.

Au début de son intervention dans le débat M. Jean Wahl a donné publiquement lecture de ce texte, que nous reproduisons ci-contre. On voit que Bergson y interdit formellement la publication de tout cours, de toute leçon, de toute conférence, qu'on curait pu prendre en note...

Or, au fil de ses recherches sur les rapports de Plotin et de Bergson, Mme Mossé-Bastide avait eu la chance de retrouver, dans une transcription manuscrite de Désiré Roustan, le cours que Bergson avait fait en 1901-1902 au Collège de France sur Plotin. Ignorant comme beaucoup d'autres l'article du testament, elle se servit de ce cours et en tira des citations à l'appui de sa thèse. Ce n'est que très récemment qu'elle apprit l'arrêt qui la menaçait. La soutenance faillit être ajournée. Mme Mossé-Bastide consentit à faire les sacrifices nécessaires. Elle retira ses citations, si bien que son travail se présente comme un texte " caviardé " par la censure. Puis, d'accord avec M. Jean Wahl, elle défendit son droit d'utiliser comme source d'information ce cours public. Sa thèse fera sans doute jurisprudence. Elle aura au moins servi d'avertissement.

Nous n'entrerons point ici dans la discussion sur le fond de la thèse de Mme Mossé-Bastide ni sur le bien-fondé des rapprochements fort importants qu'elle établit entre Bergson et Plotin, en qui elle voit une véritable source de la pensée bergsonienne. Elle a rencontré de la part de ses Juges une forte résistance, qui n'était peut-être pas sans rancune. Elle avait obtenu son nihil obstat, mais son entier pardon, c'est moins sûr. M. Hyppolite l'accusa de faire disparaître l'originalité de Bergson en le " plotinisant " à l'extrême. M. Wahl s'éleva contre l'explication d'une pensée philosophique à travers les influences reçues. M. Jankélévitch, défenseur le plus acharné des volontés testamentaires de Bergson, lui reprocha sa " coquetterie du texte rare sa préférence du petit écrit latéral à l'œuvre elle-même, son indiscrete attention portée aux petits faits, aux propos intimes, qui n'éclairent en rien la pensée d'un homme. Il y eut un temps où Bergson fut mal accueilli en Sorbonne. Le débat de samedi révèle qu'il y compte maintenant ses partisans les plus passionnés. Il est presque devenu " tabou " !

Il est un autre point sur lequel la soutenance de thèse de Mme Mossé-Bastide a permis de faire quelque lumière : les rapports de Bergson avec le catholicisme au moment de sa mort. On sait que Bergson, dans un autre article de son testament, le seul publié, tout en refusant de se convertir au catholicisme pour ne point quitter ses compagnons juifs, les " persécutés de demain ", avait souhaité qu'un prêtre catholique vînt dire des prières à ses obsèques ". Ce vœu avait-il été exaucé ? La question était controversée. M. Wahl, qui avait déjà publié en 1945, dans une revue canadienne (2) restée trop ignorée en France, un article très précieux sur l'attitude religieuse de Bergson à la fin de sa vie, a ajouté samedi aux faits qu'il citait une précision dont il a eu connaissance depuis. Il a rendu public le témoignage de la propre fille de Bergson, qui voulut bien lui confier par lettre en 1951 comment les choses se passèrent réellement. L'enterrement fut civil, certes, et sans la présence d'un prêtre. Mais, quelques

heures après le décès, le chanoine Lelièvre, de Neuilly, vint près du lit de mort dire quelques prières et faire le signe de croix sur le front de Bergson. Il n'y avait pas eu de manifestation officielle mais le dernier appel du philosophe n'était pas resté tout à fait sans réponse.

(1) Exemplaires ronéotypés.

(2) La Nouvelle Relève. Montréal. Avril 1945.

J. PIATIER.

La dernière leçon d'Henri Bergson

Par DE ROGER-POL DROIT, 25 avril 1997

Peut-être est-ce une légende, cette dernière phrase du maître. Le fait est rapporté par les journaux de l'époque, confirmé par quelques témoins, mais il semble trop beau pour être vrai. Henri Bergson, qui fut l'un des philosophes les plus illustres et les plus honorés de ce siècle, qui fut comblé de tout ce qu'un universitaire peut rêver comme titres et honneurs Collège de France et prix Nobel, Académie française et décorations à flots a bien embarrassé Vichy : il était juif et patriote. On lui aurait même proposé d'échanger sa Légion d'honneur contre cette dénomination extraordinaire : « Aryen d'honneur »... Le philosophe aurait décliné cette offre, tout comme, semble-t-il, toute forme de privilège ou de passe-droit. Au point de manquer de charbon dans sa très bourgeoise demeure parisienne, ce mois de janvier 1941, et d'attraper, à quatre-vingt-deux ans, une congestion pulmonaire. Vint le coma. Ensuite, voici ce que rapporte la presse : « Ceux qui entouraient son agonie avaient le sentiment que sa fin était proche, quand tout à coup l'illustre philosophe se mit à parler. Il fit un cours de philosophie, pendant une heure. Il prononçait très distinctement les mots. Ses phrases étaient claires. Sa lucidité bouleversait ceux qui l'écoutaient. Et puis : "Messieurs, dit-il, il est cinq heures. Le cours est terminé. " Et il expira. » Qu'a-t-il dit, dans cette leçon terminale ? Personne, apparemment, ne l'a noté ni retenu. Le philosophe Léon Brunschvicg a publié des souvenirs convergents, à quelques détails près : « La dernière nuit, il se croyait au Collège de France ; il faisait son cours. Il dit : "Il est cinq heures, il faut que je m'arrête", et il mourut. »

Bergson à l'agonie, s'il a réellement prononcé ce cours fantôme, s'est-il cru au Collège de France ? Ou bien au lycée de Clermont-Ferrand ? Où encore à celui d'Angers, où il prit son premier poste ? Fit-il entendre, comme à l'accoutumée, des phrases fluides et incisives, retrouvant un moment final d'apaisement, une promenade ultime et sereine ? Il avait décrit, avec cette souplesse ronde qui signale son style entre tous, les derniers pas de Félix Ravaisson : « C'est entre ces hautes pensées et ces gracieuses images, comme le long d'une allée bordée d'arbres superbes et de fleurs odoriférantes, qu'il chemina jusqu'au dernier moment, insoucieux de la nuit qui venait, uniquement préoccupé de bien regarder en face, au ras de l'horizon, le soleil qui laissait mieux voir sa forme dans l'adoucissement de sa lumière. » En fut-il ainsi pour lui, cette nuit-là ? Ou bien, sous l'habituelle clarté des phrases, son esprit fut-il étreint par l'horreur qui balayait l'Europe, par l'humiliation qu'il venait de subir en allant,

soutenu par des infirmiers, se déclarer comme juif à la police française, par le désespoir qu'engendre la barbarie triomphante ? On ne le saura évidemment jamais : la biographie a ses limites.

A ce sujet, parce qu'il détestait l'idée qu'on fouille dans son existence, Bergson a laissé des instructions fort précises. Le philosophe n'a pas seulement fait détruire ses notes de cours, ses papiers personnels, la plus grande part de sa correspondance, il a interdit par testament toute publication posthume. Son oeuvre seule, tel qu'il l'avait lui-même relue et approuvée, devait parler pour lui. En outre, pour mieux dissuader ses biographes, il a dicté cette note sans ambiguïté, où les mots soulignés l'ont été sur sa demande : « Insister toujours sur le fait que j'ai toujours demandé qu'on ne s'occupe pas de ma vie, qu'on ne s'occupe que de mes travaux. J'ai invariablement soutenu que la vie d'un philosophe ne jette aucune lumière sur sa doctrine et ne regarde pas le public. J'ai horreur de cette publicité, en ce qui me concerne, et je regretterais à jamais d'avoir publié des travaux si cette publication devait m'attirer cette publicité. » Que refuse-t-il donc avec tant d'acharnement ? Qu'on insiste sur l'échec à Paris d'un compositeur et pianiste juif polonais, son père, qui devra s'installer à Londres avec sa mère, anglaise, laissant seul en pension à Paris le petit Henri dix ans en 1869, onze ans sous la Commune, contraint de réussir là où son père avait échoué ? Qu'on réduise le jaillissement mobile et vivant des idées à ce misérable amas de petits faits rigides et d'un autre ordre ? Que l'on tente de rabattre mécaniquement le mouvement des livres sur les faits et gestes de l'auteur ?

Sur ce point, il eut raison de penser que l'on ne saurait directement conclure de la vie à la doctrine. La biographie qui paraît à présent n'explique pas sa pensée. Elle ne livre d'ailleurs aucune clé qui changerait profondément la lecture de l'oeuvre. On doit même reconnaître qu'elle n'est pas excellente. Plus d'une fois, la documentation laisse à désirer, le travail reste en surface, la précision fait défaut. Il est vrai que l'enquête paradoxale sur cet homme qui refusait que l'on écrivît le récit de son existence s'est heurtée, pour compliquer encore la situation, au décès du biographe lui-même : Philippe Soulez, auteur d'une thèse sur Bergson politique (PUF, 1989), est mort accidentellement alors qu'il avait rédigé seulement la moitié du livre.

Le travail fut poursuivi par Frédéric Worms, jeune spécialiste de Bergson, qui a rédigé la seconde partie de l'ouvrage. Si l'ensemble laisse souvent le lecteur sur sa faim notamment en ce qui concerne les relations ambivalentes de Bergson avec le judaïsme, son silence durant l'affaire Dreyfus, ou encore la réalité de son attitude envers les pouvoirs au cours des derniers mois de sa vie, il donne à voir un autre Bergson, aujourd'hui bien oublié : le politique. Rien d'un amateur ! C'est en effet au plus haut niveau, on l'ignore encore très souvent, que Bergson a joué un rôle important sur la scène internationale. En 1917, Aristide Briand lui confie pour mission de nouer un contact personnel avec le président Wilson, afin de le convaincre de faire entrer les Etats-Unis en guerre contre l'Allemagne aux côtés des Alliés. Pourquoi Bergson ? Parce qu'il est célèbre ? Parce qu'il est patriote ? Parce qu'il parle un anglais presque parfait ? Certes, mais cela ne suffit pas.

C'est en tant que philosophe qu'il doit gagner la confiance de Wilson, en confortant le président dans l'image idéale que celui-ci a de lui-même, en le convainquant de la détermination française et surtout de l'adhésion des Alliés à la conception, défendue par

Wilson, d'une « paix sans vainqueurs ». Le succès de la mission fut total, et c'est en partie grâce à l'auteur des Données immédiates de la conscience que l'Histoire, qui cheminait jusqu'alors d'Europe en Amérique, se mit à tourner dans l'autre sens. Seconde mission de Bergson : Brest-Litovsk, où se conclut le retrait de la Russie révolutionnaire du conflit mondial. Son rôle est cette fois plus modeste. Le philosophe est de nouveau au premier plan de l'action politique avec la création, de 1922 à 1925, à la demande de la Société des nations, du Centre international de coopération intellectuelle.

Bergson cherche des crédits, invente des programmes, convainc les hommes d'Etat, rassemble des scientifiques (Einstein, Marie Curie, entre autres !), anime les réunions, inventorie les besoins. « Il est tombé un bolide dans ma vie, dira-t-il plus tard, qui était organisé de telle sorte qu'il n'y avait pas place pour une épingle. » Le moins qu'on puisse dire est que le pilote s'en est bien sorti : on doit au succès de cette toute première institution culturelle internationale la création, en 1946, dans un autre contexte, de l'UNESCO. Si, aujourd'hui encore, le siège de l'organisation culturelle du système de l'ONU se trouve à Paris, et si la présence de l'esprit philosophique ne s'y est jamais totalement effacée, c'est à l'impulsion initiale donnée par Bergson qu'il convient de remonter pour le comprendre.

Il se pourrait bien, en fin de compte, que les penseurs aient deux manières, qui ne s'excluent pas nécessairement, d'intervenir en politique. L'une, bien connue, consiste à discourir, par la voix ou par le livre, en prenant les choses politiques pour objet de réflexion. Le choix du régime préférable, ou l'analyse de la nature du pouvoir, ou encore le démontage des conflits en cours forment alors la matière même du travail. L'autre façon est plus singulière. Elle n'implique pas d'énoncer une théorie, procède par actes, s'invente ponctuellement, ne refuse pas par principe d'exercer, plus ou moins directement, une responsabilité dans la prise de décision. Ce fut le cas souvent dans l'Antiquité. Bien des cités grecques confièrent à leurs philosophes conduites d'ambassades, négociations de traités, pourparlers en tout genre. La dernière leçon de Bergson est peut-être d'avoir su quitter les marquises pour réinventer ces chemins-là. Après quoi, comme il se doit, il sortit à cinq heures.

DE ROGER-POL DROIT

Bergson, la pensée en mouvement

Plusieurs livres partent à la redécouverte d'Henri Bergson (1859-1941), en discernant dans son œuvre le point d'origine d'une sorte de révolution philosophique.

Le Monde des Livres, 11 novembre 2004

BERGSON OU LES DEUX SENS DE LA VIE de Frédéric Worms. PUF, "Quadrige", 360 p., 15 €. **ANNALES BERGSONIENNES II - Bergson, Deleuze, la phénoménologie.** Edité et présenté par Frédéric Worms. PUF, "Epiméthée", 534 p., 35 €. **BERGSON - La durée et la nature.** Coordonné par Jean-Louis Vieillard-Baron. PUF, "Débats philosophiques", 168 p., 13 €.

Il y a chez Bergson quelque chose de net. Une sorte d'absolue simplicité du regard et de la phrase. De tous les philosophes, c'est sans doute le plus éloigné des vocables artificiels et des

contorsions linguistiques. Volonté délibérée qu'il a formulée ainsi : "*Il n'y a pas d'idée philosophique, si profonde ou si subtile soit-elle, qui ne puisse et ne doive s'exprimer dans la langue de tout le monde.*" Ses contemporains ne se sont pas trompés sur cette netteté de pensée et d'expression. "*Dans Bergson, rien qui sente le vieux fond de boutique ou le bric-à-brac*", juge William James, tandis que Charles Péguy le considère tout bonnement comme "*l'homme qui a réintroduit la vie spirituelle dans le monde*".

Cela ne signifie nullement qu'il soit aisé à comprendre ! Premier paradoxe de cette œuvre : constamment limpide dans son expression, terriblement difficile dans son propos. Bergson parle clair, sa prose est lisse, voire veloutée. Ce qu'il dit demeure malgré tout très ardu à saisir. Car "saisir", justement, ne convient pas. Ce n'est pas une nouveauté conceptuelle que Bergson apporte, en 1889, en publiant *Les Données immédiates de la conscience*. Il ne propose pas des outils intellectuels plus efficaces pour agripper la réalité, la classer ou la manipuler. Il invite plutôt à retrouver le mouvement même de la vie en nous, sa pure mobilité. Affaire d'expérience directe, d'intuition, d'attention subtile à l'intériorité et non de pure théorie.

Ce qu'il découvre ainsi et invite chaque lecteur à éprouver pour sa part, Bergson le nomme "durée". Rien à voir avec le temps des horloges, la succession uniforme d'instantés égaux. Ce temps objectif, dont on mesure les écarts et calcule les distances, ce n'est que l'espace. En pensant le temps sur ce modèle spatial, on rate l'essentiel. La durée, notre vécu temporel, est tout autre. Pas seulement parce que ce temps subjectif accélère ou ralentit selon nos émotions, notre excitation ou notre ennui. Avant tout, ce mouvement intérieur, qui est celui même de notre conscience, est attente. "*Il faut attendre que le sucre fonde*", disait Bergson à l'époque, révolue, où l'on buvait de l'eau sucrée... Dire qu'il faut attendre, que ce soit la dissolution du sucre ou l'arrivée de l'autobus, c'est constater que le mouvement intérieur animant la réalité que nous vivons ne peut être supprimé, ni contourné, ni surmonté d'aucune façon. Les mathématiques peuvent concevoir indifféremment que l'autobus arrive à la seconde suivante, ou seulement dans trois heures, ou encore dans mille ans... les calculs en seront modifiés, et voilà tout. Il en va autrement dans la réalité, quand on attend, sans que rien dans la durée soit réversible ni supprimable.

La distinction durée-espace est la découverte dont Bergson ne cesse de repartir, bien qu'il traite, à chaque livre, un sujet nouveau. Qu'il s'agisse de la relation du corps à l'esprit (*Matière et Mémoire*, 1896), de la puissance du vivant (*L'Évolution créatrice*, 1907), de la mystique (*Les Deux Sources de la morale et de la religion*, 1932), chacun des ouvrages de Bergson provient de cette expérience de l'intériorité.

Pourtant, ce philosophe ne construit pas de système : il y voit une maladie de la philosophie, un amoindrissement de la pensée. Nouvelle difficulté : s'il n'y a pas de cumul, de retour ou de report possibles d'une enquête à l'autre, il existe toutefois un mouvement reliant ces quatre livres entre eux. Comment le décrire ? Frédéric Worms s'est attaqué à cette question retorse. Il montre, avec un luxe d'analyses détaillées, que tous les travaux de Bergson reprennent cette surprise initiale, en un double mouvement d'élargissement et de resserrement.

Principal artisan de l'actuel renouveau des études bergsoniennes, Frédéric Worms propose, avec cette lecture fine et précise, un éclairage extrêmement utile de l'unité complexe de toute l'œuvre, mais aussi de la place centrale occupée par Bergson dans la pensée française

contemporaine. On peut s'en convaincre également en lisant le deuxième tome des *Annales bergsoniennes*, ouvrage collectif sous la direction du même chercheur.

On y découvre, en effet, outre un cours inédit de Bergson au Collège de France, dactylographié pour Charles Péguy, un cours inédit de Gilles Deleuze, donné à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en 1960. A cette époque, Deleuze a déjà publié un texte sur Bergson que Merleau-Ponty lui avait commandé et n'a pas encore rédigé son livre *Le Bergsonisme* (PUF, 1966). Il est passionnant, pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pensée, de voir comment Deleuze fabrique "son" Bergson, en retient le mouvement, la fluidité, mais en évacue la conscience individuelle et toute possibilité de transcendance. La comparaison entre ce cours de Deleuze et celui de Canguilhem, sur le même texte de Bergson (le chapitre III de *l'Évolution créatrice*), permet de voir à quel point des approches très diverses de cette pensée, elle-même issue du "moment 1900" (1), se sont partagés le XX^e siècle.

Pour saisir autrement ce que Deleuze transforme, délibérément ou non, on peut se reporter aux remarques critiques de Jean-Louis Vieillard-Baron dans la série d'études sur la durée qu'il a coordonnées. Auteur de plusieurs ouvrages sur Bergson, il donne à comprendre lui aussi, avec ce petit livre collectif très complet en son genre, combien "*l'intuition de la durée*" est la "*voie royale*" de toute la pensée de Bergson. "*Cette durée, que la science élimine, qu'il est difficile de concevoir et d'exprimer, on la sent et on la vit*", écrivait Bergson dans *La Pensée et le Mouvant*.

L'effort de Bergson consiste donc à tout penser dans le mouvement même de la durée, à faire sortir les questions, et la manière même de les poser, du cadre statique depuis toujours en place. Cette façon de rendre la pensée à la surprise, à l'émergence possible de l'imprévisible évidemment dérange et déconcerte. Bergson, lucide, affirmait simplement : "*La vérité est que la philosophie n'a jamais franchement admis cette création continue d'imprévisible nouveauté.*" Espérons qu'elle s'y mette. Il semble bien que ce soit le cas.

Roger-Pol Droit

(1) *Le Moment 1900 en philosophie*. Etudes réunies sous la direction de Frédéric Worms, éd. Septentrion, 424 p., 23 €.

Bergson ou les malentendus de la gloire

Par ROGER-POL DROIT, 19 avril 2007

Il y a juste un siècle, le Collège de France devenait, certains jours, le lieu le plus couru de Paris. Les femmes du monde dépêchaient des valets de chambre pour garder leur place, un ballet de voitures en grand équipage se pressait à l'entrée, comme à l'Opéra les soirs de première. D'autres auditeurs s'assuraient un siège en venant suivre le cours d'avant, un enseignement de mathématiques qui n'avait pas rêvé pareille affluence... Pour ceux qui ne tenaient pas dans l'amphithéâtre, ni même sur le rebord des fenêtres, on laissait les portes ouvertes. Ils écoutaient, de loin, le filet de voix du maître. Henri Bergson, ces années-là, incarnait la pensée vivante.

Toute la culture française - et une large partie de l'Europe - se passionnait alors pour ce philosophe austère, rigoureux, exigeant, que rien, en apparence, ne destinait à susciter pareil engouement. Les poètes symbolistes reconnaissaient en Bergson leur penseur presque officiel. Les peintres cubistes allaient bientôt en faire autant. Péguy le voyait en libérateur des dogmes, Sorel en révolutionnaire. Les catholiques étaient partagés, les uns hostiles, d'autres enthousiastes. Mais il semblait à tous que cette philosophie était véritablement celle de l'époque.

Quelques années plus tôt, le philosophe enseignait obscurément à Clermont-Ferrand. En 1889, sa thèse sur les *Données immédiates de la conscience*, bien que fort remarquée, n'avait pas franchi le cercle des spécialistes. Comment est-il passé de l'ombre à l'avant-scène ? Effet de mode, qu'est-ce que cela explique ? Mieux vaut chercher par quels relais, mécanismes et processus un philosophe se trouve, un jour, emporté par la gloire. Voilà ce que François Azouvi s'efforce patiemment de cerner, en disséquant tout ce qui a contribué à la gloire de Bergson entre 1890 et 1930, depuis les cercles universitaires jusqu'aux revues politiques et aux rumeurs de la légende.

Il aura fallu trois siècles pour façonner la statue de Descartes et construire le mythe durable d'un philosophe incarnant l'esprit français (1). La notoriété de Bergson fut d'un autre ordre : soudaine, immense et brève. Sa soudaineté peut s'expliquer par les tensions qui lui préexistent. Dans la décennie 1880, le scientisme de Taine et de Renan bat de l'aile. Un renouveau de la métaphysique s'esquisse, Bourget annonce même la "*banqueroute finale de la connaissance scientifique*". Le premier "effet Bergson", si l'on ose dire, est de traverser cette querelle de biais. Le philosophe semble se situer des deux côtés à la fois, dans la mesure où il applique aux questions métaphysiques la démarche expérimentale. Chacun des camps opposés peut se réclamer de lui. Une deuxième étape est franchie par la transformation de sa pensée en "*philosophie d'aujourd'hui*". Avec les symbolistes, avec Sorel, avec Péguy, se construit un bergsonisme à facettes, dont les thèmes vont traverser les controverses et préoccupations de l'heure.

En suivant François Azouvi dans ses innombrables lectures, on découvre les tribulations d'une doctrine composée de thèses authentiques et de malentendus, d'affirmations ambiguës et de déformations enthousiastes. Cette pensée "*bergsonienne*" où se mêlent vitalisme et culte de l'énergie, souci spirituel et défiance envers le dessèchement de la raison, résulte d'autant de trahisons que de fidélités. Pendant une dizaine d'années, les débats de la vie intellectuelle opposent intuition et intelligence, temps et durée, mécanique et vivant. Personne ne peut échapper à Bergson, pas même l'antisémite Léon Daudet, qui le traite de "*petit juif tarabiscoté*". En 1928, quand Bergson reçoit le prix Nobel, le paysage est tout différent. Consacré, partout enseigné, le penseur, devenu classique, semble, du coup, appartenir au passé. On ne se querelle plus à son sujet. Le consensus règne, à l'exception des attaques féroces des communistes.

Ce livre conduit à s'interroger sur les frontières du discours philosophique. Se restreint-il aux oeuvres des philosophes ? Inclut-il les gloses émanant du cercle des spécialistes ? Comprend-il aussi les autres types de commentaires, échos des journaux, rumeur multiforme des idéologues de tous bords ? Cette représentation de cercles concentriques, de plus en plus éloignés d'un noyau authentiquement philosophique, est finalement trompeuse. Les

exégètes, même les plus savants, portent déjà des lunettes colorées : les premiers interprètes de Bergson sont catholiques, ou royalistes, ou révolutionnaires, tout autant qu'ils sont professeurs et critiques. Il n'y a pas de lecture tout à fait sans parti pris. Ce qu'on dit d'un philosophe finit aussi par interférer, inévitablement, avec ce qu'il dit. Départager entièrement "ce que disent les oeuvres" et "ce qu'on leur fait dire" n'est pas toujours si aisé qu'on pourrait penser. Il n'y a pas de parti pris tout à fait sans conséquence. Au lieu de rêver de pureté, il faut donc se soucier de complexité.

LA GLOIRE DE BERGSON

Essai sur le magistère philosophique de François Azouvi

Gallimard, "Les Essais", 380 p., 19,50€.

(1) Comme l'a montré le précédent ouvrage de François Azouvi, Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale (Fayard, 2002. Rééd. "Pluriel", Hachette Littératures, 2006)

ROGER-POL DROIT